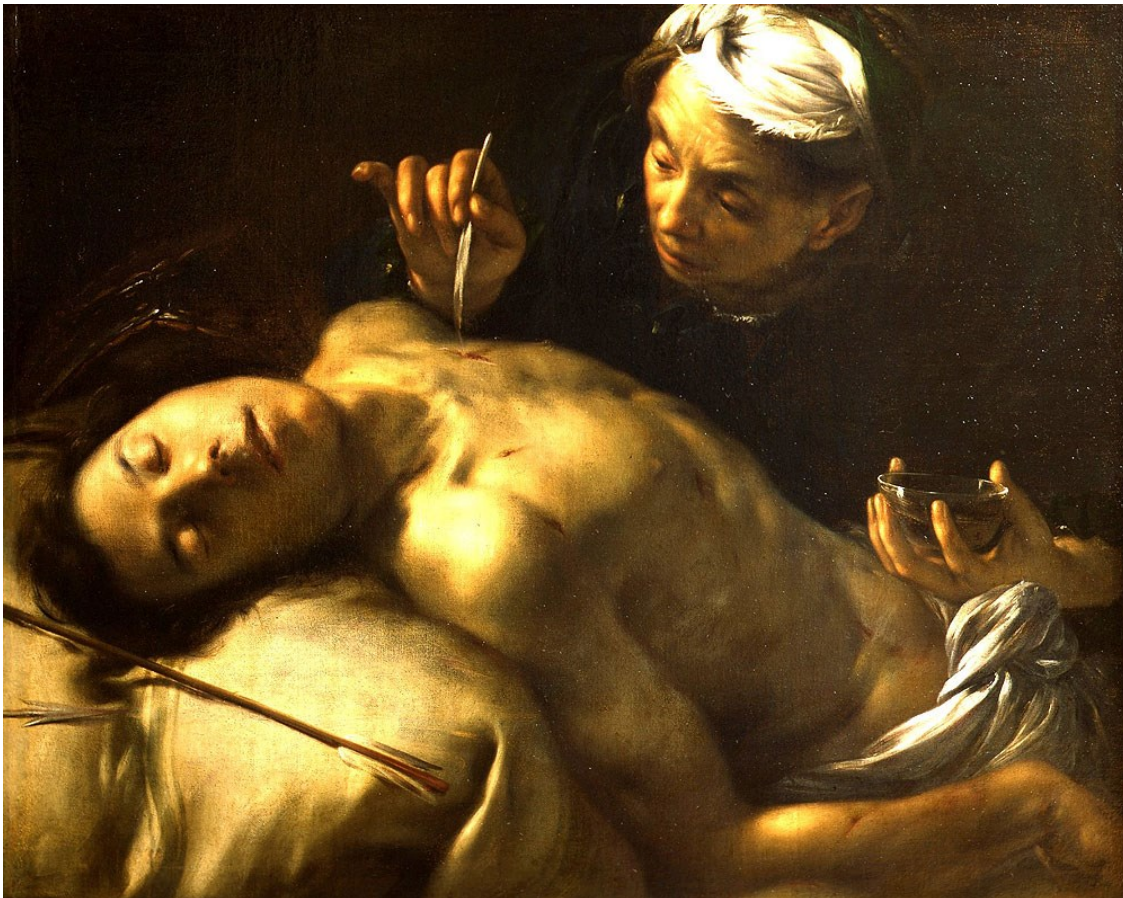


Seul ce que tu donnes t'appartient
Éloge du soin



Francesco Cairo, Saint Sébastien soigné par sainte Irène, 1635

Ingrid Auriol

Par cet exposé¹ je me propose d'éveiller quelque chose comme un respect pour le soin, en tant qu'il exprime notre lien irréductible d'humanité. Comme telle la relation de soin est le grossissement quasi macroscopique d'un phénomène qui gît au cœur de toute relation humaine et qui en manifeste exemplairement la vérité et la fragile grandeur. Si, au regard de ce qui advient usuellement, mon propos peut parfois prendre une certaine résonance critique, je souhaite que ce soit toujours eu égard non à la négativité de la critique, mais plutôt à son être-ouvrant.

La relation de soin par excellence est la relation thérapeutique, elle instaure un lien entre les personnes malades ou très affaiblies et celles qui les soignent, c'est-à-dire avant tout celles qui prennent soin d'elles : les aides-soignants, les infirmiers, les médecins, certains proches, d'autres parfois, apparemment moins proches qui le veulent bien, et qui, pour cette raison, sont appelés des « bénévoles ». Cette relation instaure un lien non seulement parce qu'elle dispense, au moment requis, des soins efficaces à qui le requiert, mais encore et surtout parce qu'elle trouve là, au décours de ce qui se révèle nécessaire ou simplement profitable, l'occasion pour une rencontre humaine, c'est-à-dire pour ce surcroît, ce supplément gracieux, sans lequel tout soin, dans son efficacité même, se trouve compromis.

Ainsi, comme il va de soi que toute relation de soin n'est pas nécessairement l'occasion d'une rencontre, il faudrait notamment

¹ Exposé proféré au Centre Mendès France de Poitiers, pour la soirée consacrée au « Soin dans tous ses états » du 23 novembre 2017. L'initiative de cette soirée revient à Brigitte Greis, infirmière libérale et rédactrice en chef du Bulletin de la société médicale Balint. Qu'elle soit vivement remerciée ! Ma gratitude va également à Dolorès Albaracin, psychologue et enseignante à l'université de Poitiers, pour avoir accepté de prendre part à ce dialogue à trois voix.

pouvoir établir à quelles conditions une telle relation peut éventuellement se faire rencontre. On pressent d'emblée que ceci implique qu'avoir reçu la qualification de soignant, (et ce faisant, observer par exemple les règles d'hygiène et d'asepsie ou effectuer les bons gestes au moment opportun) ne suffit pas à épuiser entièrement la question du soin qui, par son exemplarité même, donne beaucoup à penser.

Je souhaite partir de quelques données philologiques. Comment se fait-il tout d'abord qu'en français nous disions « prendre soin », là même où nous ne prenons rien mais sommes plutôt dans la situation de qui « dispense des soins » et par conséquent de qui « donne ». Ce fait de langue est remarquable. Dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes* dont le chapitre 6 est précisément intitulé : « donner, prendre et recevoir », le linguiste Emile Benvéniste en traite à propos des langues anciennes où le fait a cours également. Je n'entrerai pas dans le détail, sachons simplement que le hittite nous instruit que les notions de « donner » et de « prendre » sont liées dans la préhistoire de notre famille de langues, la famille indo-européenne. Ce lien s'explique partiellement par cette idée qu'il faut prendre pour donner, mais il est plus profond encore.

Dans son sens grec le cadeau, le présent, le don, l'offrande et même la paume de la main se disent $\delta\omega\varsigma\rho\omicron\omicron$ et le fait de donner correspond au mot : $\delta\omicron\upsilon\sigma\iota$ qui est passé dans le latin *dosis* (substitutif de *venenum*), terme en usage dans la langue médicale lorsqu'il est question de la « dose » d'un remède. Ainsi le don, à plus forte raison sous forme de « dose », peut s'avérer dangereux, comme le révèle également le nom même de cadeau *Gift* dans les langues germaniques qui signifie tout aussi bien *poison*. Ce poison c'est la dette implicite qu'engendre le

cadeau, laquelle pèse de tout son poids lorsqu'on préférerait ne pas être en lien avec le donateur. Le don est la pièce maîtresse d'une institution majeure de l'antiquité : l'hospitalité. Le nom lui-même est parlant pour nous, de la même famille en effet sont « hôpital » et « hospice », maison dévolue à l'accueil des étrangers dans les couvents, puis asile des indigents, la spécialisation médicale du lieu ne se faisant jour que plus tardivement, au XVIIe siècle. L'hospitalité à l'origine, et tout d'abord chez Homère, caractérise l'humanité civilisée, par opposition à ces monstres extraordinaires auxquels Ulysse est confronté dans son voyage de retour. Dans *l'Odyssée* l'homme par excellence est caractérisé de quadruple manière : il est le mortel, le mangeur de pain, le buveur du mélange de l'eau et du vin et celui qui respecte les lois sacrées de l'hospitalité.

L'hospitalité est l'accueil dû à l'étranger, à l'hôte qui est sous la garde protectrice de Zeus hospitalier. L'hôte lui-même est révérend et honoré à l'égal d'un dieu, il est nourri, restauré, couvert de présents puis questionné et écouté. Ultérieurement, celui qui a été accueilli, lui ou bien l'un de ses descendants, pourra à l'occasion restituer l'hospitalité en mémoire du bienfait reçu. Le partage de la tessère d'hospitalité, un tesson de poterie brisé en deux et que l'on conserve, atteste du caractère indissoluble du lien contracté, cela en est le symbole. Cette institution majeure s'éclaire également pourvu que l'on songe au Potlach de certains Indiens du Canada, (il faut entendre par là le don agonistique, le don où l'on rivalise de générosité). L'hospitalité serait une forme atténuée de ce Potlach. L'institution se fonde sur l'idée qu'un homme est lié à un autre puisque la prestation dont il est bénéficiaire l'engage dans une logique de restitution ultérieure, une logique de compensation, voire de surenchère. Tout cela ne saurait étonner pour

peu que l'on accepte de réfléchir aux paradoxes qui s'attachent à l'idée de « don » qui ont été magistralement mises au jour par *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss. Dans cet ouvrage, l'ethnologue expose la diplomatie complexe des échanges cérémoniels dans les sociétés archaïques, c'est-à-dire dans les sociétés sans Etat. Pareils échanges n'ont rien à voir avec nos échanges marchands. Marcel Mauss montre que « donner, prendre et recevoir » sont associés et se produisent dans une atmosphère d'obligation qui appelle réversibilité et circularité, de sorte que s'il y a évidemment de la gratuité dans le don, de tradition, le don n'est, à vrai dire, jamais entièrement gratuit.

Rapportées à la question du soin et particulièrement à celle du soin à prodiguer, à dispenser spécialement à des personnes affaiblies ou malades qui est le cœur brûlant de notre commun propos, ces considérations doivent inciter à quelque vigilance.

On pourrait en effet être tenté d'opposer le suivi médical d'un malade qui a les dehors d'une simple relation contractualisée, transactionnelle en quelque sorte, où « le coût » et « la qualité des soins », comme il se dit de nos jours, entrent en jeu et les bienfaits prodigués par la famille ou par des proches, voire par d'autres encore intervenant à titre gracieux, comme si la sollicitude n'avait cours qu'en ce dernier cas. Cette opposition est en très grande part faussée. La sollicitude du soin, la sollicitude dans le soin, c'est-à-dire la sollicitude dont témoigne le soin, bref le don que constitue d'une certaine façon le soin, a plus d'un tour dans son sac : il se prodigue le plus souvent de manière discrète là-même où il ne s'annonce pas comme tel.

Cette opposition (entre les professionnels du soin et les proches) est donc faussée d'une part parce qu'elle méconnaît l'essence paradoxale du don que je viens d'évoquer, d'autre part parce qu'elle

ignore la complexité de la relation de soin et les difficultés qui l'encombrent, elle est faussée enfin parce qu'elle n'a pas suffisamment médité le sens et la centralité du soin dans la coexistence des hommes. C'est à ce dernier point, qui n'est pas le moins philosophique de tous, que je voudrais pouvoir en venir avec vous ce soir.

Il y aurait beaucoup à dire sur le don, sur la part de don qui subsiste en nos sociétés, sur la part de don qui doit y subsister sous peine de dépérissement. Le phénomène est subtil : pour l'entendre il faudrait à la fois faire fi du cynisme et juguler tout débordement d'idéalisme. Le cynisme consisterait à laisser entendre : « le don est impur, donc tout est régenté par l'échange marchand et il n'y a pas de don » ; l'idéalisme outrancier consisterait à dire symétriquement : « le don proprement dit est celui qui donne sans nul retour ». Je suis d'autant plus fondée à dire cela que ces écueils ont été fort clairement repérés par Alain Caillé, le fondateur du Mauss, soit : le « Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales ».

« Les temps sont durs mais modernes » déclare un proverbe italien, cela veut dire que l'individu moderne veut bien subir des reproches mais non s'avouer naïf : il se veut réaliste. Il veut faire prévaloir le sexe sur les sentiments, l'intérêt matériel sur la générosité, la violence du pouvoir sur la responsabilité. Il importe de ne pas céder à cet utilitarisme ambiant. Nous savons bien que le don, pour autant qu'il est reçu de bonne grâce, engendre un gain et pour qui le reçoit et pour qui le dispense. En droit on parle de donateur et de donataire s'agissant, par exemple, de celui qui reçoit une donation. Il y aurait donc gain et pour le donataire et pour le donateur. Cependant le gain n'est pas nécessairement du même ordre de part et d'autre.

En apparence le donateur ne reçoit rien, toutefois il bénéficie d'un gain moral quasi inestimable, et ce, que le don soit ou non accompagné de reconnaissance. Car la satisfaction d'avoir su se montrer secourable, apparaît, de l'aveu même de ceux qui font œuvre de donner, et notamment les bénévoles qui ne ménagent ni leur temps ni leurs efforts, comme le gain des gains. Encore faut-il à ce sujet être très clair : qu'une satisfaction puisse échoir au donateur n'annule pas le don, car la joie de donner, d'avoir eu la force de donner et, surtout, chose rare et difficile, l'intelligence de donner à bon escient est éprouvée le plus souvent sans que cette satisfaction n'ait été recherchée, projetée ni même prévue. La joie du don ne motive rien, elle vient s'ajouter au geste qu'elle couronne comme ces statues des Charites, les trois grâces, Joie, Abondance et Splendeur dont parle Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque*, (1133 a3-5) qui ornent la place publique où elle se font garantes du plaisir de vivre ensemble sans lequel il n'y a point de communauté politique qui vaille. Que les statues des Charites soient ainsi au centre de la cité antique enseigne quelque chose de parfaitement étrange pour notre état d'esprit moderne, quelque chose qui n'a rien de consensuel parce qu'il invalide la logique des moyens et des fins.

Même ce qui apparaît sous les dehors d'un accord ou dans la sphère de nos occupations, voire de nos métiers, ce qui vise l'efficacité repose secrètement sur la centralité du don. C'est ce que suggère Aristote qui autorise par là même à caractériser le soin à nouveaux frais, à définir le soin sans oublier la part cachée de don qu'il abrite secrètement. Convenons donc qu'il y a du soin, du « prendre soin », qu'il s'agisse ou non de soin thérapeutique, partout où des ressources, à commencer par des ressources matérielles, sont mises à la disposition

de l'être humain pour préserver, sauvegarder et restaurer si besoin est, la capacité à tisser du lien avec son propre monde et avec les autres.

Ainsi l'activité de soigner pourrait être tournée, du moins en ultime instance, même si le plus souvent c'est sans le claironner, mine de rien comme on dit, vers l'aptitude pleinement humaine à être en lien, à rester en lien malgré tout et, dans l'adversité de l'être malade, envers et contre tout. Car être pour l'homme c'est tout bonnement être en lien.

Le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey enseigne que la locution « prendre soin de... » apparaît dans notre langue en 1535 avec le sens de « s'occuper du bien-être de quelqu'un ». L'expression est à rattacher à « soigner » verbe dérivé du latin médiéval *soniare* qui signifie en premier lieu « pourvoir aux besoins matériels (...) ». On notera, non sans une pointe d'humour, que « soignante » s'est employé en ancien français, au féminin évidemment, au sens de « concubine ». Précisons d'emblée que la réalité du soin n'est pas si rose. Les traitements dispensés aux malades ne sont pas toujours tournés vers le seul bien-être et il est déjà fort beau dans bien des cas, qu'ils puissent viser la santé ou un certain mieux être. D'ailleurs certains actes de soin peuvent ce révéler invasifs, pénibles, douloureux, délicats à mettre en œuvre.

Bien que la relation de soin se fonde médicalement sur des procédures et des protocoles qui se doivent, puisqu'elles témoignent de compétences professionnelles incontestables, d'être rationnelles et normées, il convient, là même où il ne cesse d'être question de la « qualité des soins », de rappeler que le soin en tant que relation ne saurait être ni un produit, ni une marchandise, ni même uniquement un acte qui relève de la seule compétence technique de ceux qui le mettent en œuvre.

Un penseur allemand du vingtième siècle, Martin Heidegger, est on ne peut plus à même de libérer notre regard pour l'engager à mieux voir cela. Il est sans doute bien connu que Heidegger est par excellence le penseur de la finitude et du temps. Ce qui, en revanche, n'est pas aussi bien connu et demande encore à être reconnu est que « rarement une pensée aura placé aussi haut la possibilité qui se déploie dans la dimension essentielle de liberté, la véritable altérité entre êtres humains » comme l'écrit Hadrien France-Lanord, (dans l'article *Altérité* du Dictionnaire Martin Heidegger publié en 2013 au Cerf) .

Heidegger part de l'être-ensemble, c'est là ce qui est premier à ses yeux. Le fait d'être ensemble (*Mitsein*) est pour lui aussi original que le fait d'être-au-monde. Nul n'est d'abord au-monde puis ensuite seulement en rapport avec d'autres. C'est grâce aux autres bien plutôt, que rapport au monde il y a. Les êtres humains ne sont pas des sujets enfermés en eux-mêmes comme des maisons sans portes, ni fenêtres, ou des spationautes encapsulés dans leur véhicule intersidéral, mais plutôt, selon la propre terminologie de Heidegger, autant de *Dasein* dont la structure essentielle est désignée en tant que « souci », (*Sorge*, en allemand). *Dasein* a l'allure d'un terme difficile parce qu'il s'agit d'un mot allemand et aussi surtout parce qu'il ressortit tout spécialement à la langue du penseur. Toutefois il ne faut pas se laisser impressionner par cela. Ce que Heidegger entend souligner lorsqu'il « rebaptise l'homme » (François Vezin) ainsi c'est précisément ce que, d'une tout autre façon, nous avons appris d'Homère à savoir que l'homme est bien avant tout le mortel.

Ainsi le mot *Dasein* ne veut pas dire être-là mais y-être soit être-au-monde en qualité de mortel au sens de pouvoir n'être-plus-là. La vie ne saurait esquiver la mort ni s'en détourner car la vie humaine en tant

qu'existence est aux prises avec elle-même. Elle l'est à proportion qu'elle est aux prises avec être. Le souci va de pair avec cette confrontation avec la finitude, car l'aptitude angoissante à ne plus être est tout le privilège de l'être humain. Telle est la ressource où il vient puiser et sa joie et sa douleur. Voilà pourquoi seul l'être humain en tant qu'il a accès à l'être, accède à l'éminente dignité d'avoir un destin.

Ici il faut bien saisir que le souci doit être détaché du sens ordinaire qu'on lui assigne quand on en fait un synonyme de tourment, d'inquiétude ou de trouble. D'ailleurs contrairement au terme français *souci* qui vient du latin *sollicitare*, « agiter fortement », « troubler », le mot allemand *Sorge* se rattache à *servare* : garder, préserver. Le souci, en latin, se dit *cura*. Le mot, on l'aura deviné, veut dire tout aussi bien le soin au sens de « veiller sur », « avoir égard pour », « avoir cure », « penser à », « y penser ». Dans la pensée de Heidegger la structure unitaire du souci se déploie en souci de soi, en souci préoccupé des choses et en souci mutuel.

La relation de soin en tant que relation thérapeutique ne peut donner toute sa mesure que parce qu'elle s'inscrit dans l'horizon du souci mutuel, cette modalité du souci qui a pour vocation de faire droit à l'altérité de l'autre. Dans le tome 21 de l'édition intégrale de ses écrits, Heidegger expose que, pour saisir le phénomène du souci mutuel, il ne suffit pas d'élargir ou de modifier ce qui vaut pour la préoccupation. Il ne suffit pas non plus de s'en tenir à la distinction courante qui veut que le rapport avec autrui soit de nature différente du rapport avec les choses. Certes nous ne faisons que prendre en vue les choses (*Vorsicht*) en y faisant attention et nous nous en préoccuons, tandis que nous nous soucions d'autrui. Cela veut dire que nous avons (ou n'avons pas) de l'égard (*Rücksicht*) pour lui et pouvons manifester, le cas échéant,

une indulgente patience (*Nachsicht*) à son égard. Ainsi, être ensemble-avec-autrui dans un mutuel souci implique une entente spécifique qui n'est pas en première intention cognitive. Cette entente est une manière de vibrer à l'unisson dans une tonalité conjointement ressentie, si bien qu'il ne saurait y avoir d'entente mutuelle qui ne dénote un certain climat d'entente. En somme l'être-ensemble ne signifie pas le côtoiement, la seule proximité spatiale, mais ouvre à l'être-l'un-avec-l'autre, l'être-en-compagnie où s'instaurent toutes sortes de relations. Ce qui se dessine de prime abord ainsi est la communauté de tonalité qui manifeste le «comment» dont l'être-ensemble reçoit sa physionomie.

Toutefois la plupart du temps, dans le monde quotidien, les autres occupent des places et assument des rôles parfaitement attendus et les choses du monde ambiant renvoient à ces autres avec qui nous coexistons dans une familiarité sans surprise. Les voitures sur le parc de stationnement sont celles des collègues avec qui nous sommes en relation de travail, le fourgon jaune est le véhicule du postier qui effectue sa distribution de courrier, tel véhicule facilement repérable est une ambulance. Lorsque nous allons à la gare acheter nos billets de train nous trouvons, derrière le guichet, un employé de la SNCF, et lorsque quelqu'un nous réclame notre titre de transport à bord du train, il y a une très forte présomption pour que ce soit un contrôleur. En arrivant pour une consultation à l'hôpital ou pour des examens nous patientons non loin d'un guichet, parfois avec un numéro qui nous indique notre rang dans un ordre de passage, puis les formalités d'entrée et d'accueil sont accomplies par un membre du personnel hospitalier. Beaucoup de personnes entrent en relation avec nous pour autant que leur préoccupation professionnelle l'exige. C'est ainsi qu'un

collègue qui ne nous adresse ordinairement pas la parole, peut être amené à se tourner vers nous parce qu'il en a besoin. C'est au détour de ce qui est requis que tel ou tel en vient alors à s'adresser à nous ou bien nous à lui. Selon ce mode de relation, nous sommes pour ainsi dire l'activité que nous exerçons, nous sommes quasiment identifiés avec ce que manifestement nous faisons. Nous le sommes, sans toutefois nécessairement adhérer à aucun de ces rôles auxquels nous nous prêtons. Ici, le *qui* assume l'être-ensemble qui se module en être en compagnie quotidien en étant immergé dans le monde de la préoccupation. Le "qui", n'est ni celui-ci, ni celui-là, ni nous autres, ni quelques-uns, ni la somme de tous. Il est le neutre, le "on". Ce "on" existe à distance des autres, préoccupé par l'être-dans-la moyenne. Certainement nous sommes en l'occurrence un peu plus ensemble que le bureau et la chaise qui, quoique situés à proximité, demeurent étrangers l'un à l'autre, car jamais un étant de ce genre, un ustensile, ne peut être ensemble avec quoi que ce soit et pourtant, dans ce côtoiement qui frise l'indifférence, nous sommes davantage les uns à côté des autres que véritablement ensemble. Telle est la dimension du « on ».

Cette manière d'être ensemble est impropre dans la mesure où autrui n'y est pas encore reconnu pour ce qu'il est, faisant pour ainsi dire un avec la préoccupation qui est nôtre en disparaissant derrière elle. La routine, en pareil cas, n'est plus très loin. Cependant, il ne suffit pas, tant s'en faut, de s'en tenir à l'intime ou au soi psychologique pour se démarquer du "on".

Nous comprenons donc bien que là où il y a du soin, certaines distances ont été prises avec cet être dans la moyenne, avec le « on », avec ce mode d'être et de relation où autrui tend à "faire un avec

l'utilisable" et qui, de manière plus générale, concourt à niveler toutes les possibilités d'être qui se font jour dans le souci de l'autre comme souci mutuel.

Comme tel, le souci mutuel s'oppose à l'indifférence du simple côtoiement. Positivement, il admet deux possibilités extrêmes : le mutuel souci peut se charger de se procurer pour le compte de l'autre de ce dont il a à se préoccuper en se précipitant à son aide (*einspringend-beherrschenden Fürsorge*) et il peut également accorder à l'autre la liberté de faire face lui-même au souci (*vorspringend-befreiende Fürsorge*). Heidegger précise que dans le premier cas, l'autre peut devenir dépendant et subir une domination qui s'exerce à mots couverts en demeurant imperceptible. Dans le second cas, il déclare : « A l'opposé, il y a la possibilité d'un souci mutuel qui ne vient pas tant se mettre à la place de l'autre qu'il n'anticipe sur lui en allant au devant de son pouvoir-être existentiel, non pour le décharger du souci mais bien pour le lui restituer véritablement dans ce qu'il a de plus propre. Ce souci mutuel qui intéresse essentiellement le souci véritable, c'est-à-dire l'existence de l'autre et non une quelconque *chose* dont il se préoccupe, aide l'autre à y voir clair dans son propre souci et à se rendre libre pour lui. » (*Etre et temps*, p. 122)

Si ces deux modes du souci mutuel s'opposent extrêmement, force est de reconnaître que la visée thérapeutique est, à cet endroit, saisie d'une difficulté toute particulière. Entre la pensée heideggérienne d'un souci mutuel qui, loin de se substituer à l'autre, le libère pour son propre souci en le devançant, et l'idéal d'une relation thérapeutique qui s'accomplit en véritable rencontre, nous voici en mesure de repérer une congruence stupéfiante. Mais il faut aussitôt ajouter à cela un correctif majeur. L'existence de l'être humain commence avec l'enfance dans la

vulnérabilité de la dépendance. Cette vulnérabilité que nous ne perdons jamais tout à fait mais que nous avons tendance à oublier pour autant que nous croyons au grand leurre de l'autonomie, se rappelle à nous au cours de certaines maladies et dans le grand âge, lesquels requièrent assistance et soutien.

La relation thérapeutique n'est pas à l'abri des risques que comporte toute relation : se substituer à l'autre de manière autoritaire en lui portant secours ou, au contraire, se montrer trop peu secourable. Toutefois sa chance, la chance de qui soigne est de ne pouvoir manquer d'être particulièrement averti de ce double risque. Qui soigne nous guide sur un sentier étroit et escarpé qui serpente entre deux abîmes : celui de la domination et celui de la négligence. C'est pourquoi une relation thérapeutique réussie est un accomplissement humain de première grandeur.

Soigner dès lors ce serait assister un malade affaibli, non certes pour lui ôter sa liberté, mais pour ou bien le délivrer de ce qui fait le plus crument obstacle à cette liberté (à commencer par la douleur et la souffrance) ou bien pour partager avec lui le secret, lourd à porter, de cette insigne douleur : que cela ne soit guère possible.

Il me plaît de penser que c'est le médecin qui parle en Tchekhov lorsqu'il s'adresse à Olga Knipper dans sa lettre du 2 janvier 1902 en ces termes : « Les souffrances –il faut les exprimer comme elles s'expriment dans la vie, c'est-à-dire non à coup de pieds et de poings, mais d'un ton, d'un regard, non par des gesticulations, mais par la grâce ».

En somme, la maladie et le soin nous enseignent que nous sommes voués à la primauté de la coexistence et que l'existence de tout un

chacun est entre les mains des autres comme le dit simplement ce propos d'une femme peul :

« Nous disons que la vie vient des mains, elle retourne dans les mains. C'est un proverbe, un nouveau-né est accueilli par des mains : ce sont des mains qui le saisissent, qui lui coupent le cordon ombilical, qui le lavent. Ce sont des mains qui lui donnent la vie.

Le jour de la mort, c'est encore dans les mains que la vie retourne : ce sont des mains qui vont enlever ses habits, laver son corps, l'envelopper d'un linge blanc. Ce sont des mains qui vont le descendre dans la fosse. Tout homme orgueilleux doit penser à cela : il ne domine pas sa vie parce que du début à la fin, sa vie est dans les mains des autres. »

Poitiers, le 23 novembre 2017

Ingrid Auriol